Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2006)
Heft: 203-204

Buchbesprechung: Livres
Autor: David, Juliette

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Livres

La fourrure de la truite

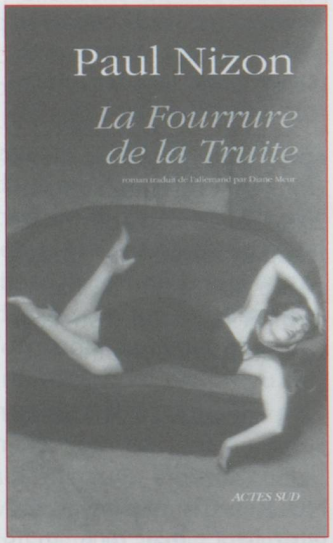
de Paul Nizon

éditions Actes Sud

Frank Stolp est d'une lignée d'acrobates. Et si physiquement, il ne se balance pas d'un trapèze, c'est en esprit qu'il vole.

Il hérite un appartement d'une tante qui est morte en cure et qu'il sent encore si présente qu'il entretient de longues conversations avec elle . Pour fuir l'atmosphère pesante de cet appartement où il se sent mal à l'aise, il parcourt Paris, de rues en rues, et de bistrots en bistrots. Il traîne derrière lui les séquelles d'un amour raté, essaie de faire un couple, tellement provisoire, avec une passante.

D'un style aérien, avec un humour grinçant, le récit promène ce marginal, qui ne cherche rien tant que de retrouver ses rêves, dans une vie où il ne trouve pas sa place.

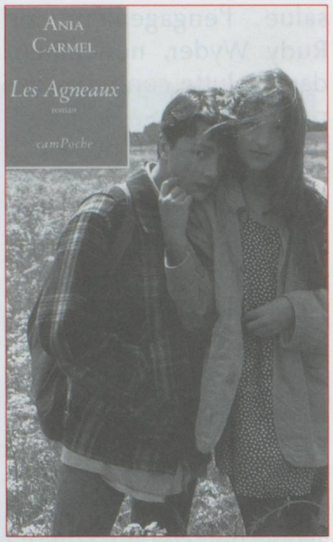


Les agneaux

d'Ania Carmel

éditions CamPoche

Rarement un livre aussi court (85 pages) aura pris autant de place et avec une telle insistance.



La narration, à la première personne du pluriel, donne au récit un ton fermé, complice, qui cadre bien avec l'existence de ces deux adolescents, frère et sœur, les « pions » du jeu sadique que leur impose le père, dont la haine invente obscénités et salissures.

La carapace des enfants éclatera à la mort de la mère, le troisième « pion ».

« Nous avons mal. Tous nos sens s'éveillent. Notre sensibilité pointe au creux de nos yeux. La douleur est poignante, presque insupportable. Nous crions et, d'une poussée, l'accouchement de larmes nous délivre.

De longues minutes, nous restons ainsi sans bouger, à apprendre à vivre. Nous voyons au-dedans de l'être, au-delà de l'apparence. Nos cœurs sont nus, sans pudeur ni honte de se dévoiler et nous nous regardons pour la première fois. Quelque chose en nous s'est réalisé. Nous croyons que cela s'appelle : Amour. Mais qu'importe le nom de cette puissance qui s'épanouit dans nos êtres, nous voulons surtout la vivre. »

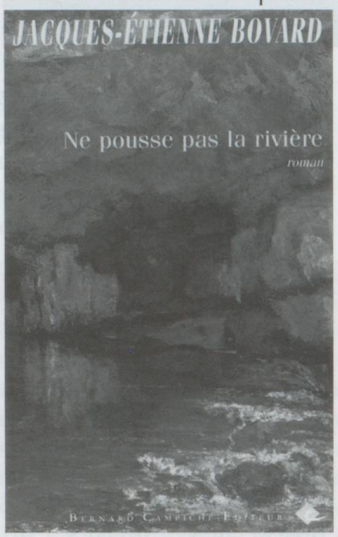
Mais la découverte de cet amour merveilleux et interdit sera brève et, rattrapés par leur père, ils protégeront « *le respect de nos êtres et le sens de nos vies* » en se jetant dans la rivière.

« Déjà nos lèvres ont une caresse à partager, nos peaux une union à marier définitivement et notre baiser bascule dans l'éternité. »

Ne pousse pas la rivière

de Jacques-Etienne Bovard

éditions Bernard Campiche



Philippe Sauvain est écrivain, un peu en peine d'inspiration. L'invitation de Maximilien Reuth dans son « château de Clairvaux-sur-Loue » tombe à merveille. Quelques moments de tranquillité et il pourra peut-être terminer son livre *Un enterrement à Ornans* inspiré de l'histoire de Courbet.

Maximilien est banquier, suisse, riche et a l'habitude de réunir dans le beau pays de Courbet quelques amis. *« On n'accepte pas les dames et on ne parle ni de politique ni d'argent »*

La vie est agréable dans ce « petit paradis ». On écoute de la musique, lit Maupassant, mange et boit copieusement.

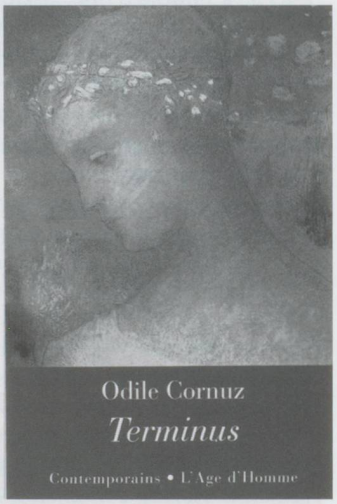
Mais dans l'atmosphère étouffante d'un été sans pluie, un événement extérieur vient démolir cette belle entente et sous les apparences, découvrir une réalité qui vire au sordide.

L'écrivain abandonne *L'enterrement à Ornans* et couvre quelques cahiers de notes. Qui est vraiment Max ? Qu'a-t-il fait ? Et à force de réflexions, son enquête se retourne contre lui et il se remet en question.

Il y a de merveilleuses descriptions de la Loue, de la pêche des truites qu'on remet à l'eau.

Et plus encore que le côté policier, est passionnante la façon dont un événement extérieur a pu saper et démolir cette belle amitié qu'on croyait solide.

Au fronton du Château, était gravée cette maxime : *Ne pousse pas la rivière, elle avance toute seule.*



Terminus

d'Odile Cornuz

éditions l'Âge d'Homme

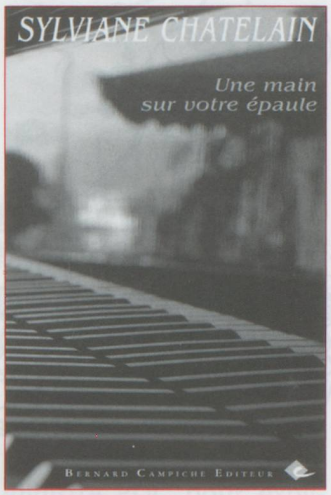
Petits tableaux ironiques et cruels, qui mènent à un terminus plutôt en forme d'impasse :

la parfaite femme d'intérieur qui, en guise de bible, potasse le catalogue d'objets ménagers, tout entière consciente de l'importance de sa nouvelle théière ; le fou qui, à force de demander la main de

son amie finit par l'obtenir et… la coupe ;
l'enfant punie qui se meurt sous la pluie glacée ;
l'épouse qui grave avec son couteau toutes ses années de mariage dans la chair de son mari avant de l'envoyer à l'hôpital.
Drames de la jalousie, de la vieillesse, de la folie, *« Envie de capter des instantanés de vie intime, tragiques ou ridicules. Sorte de chronique des vies frôlées sans les connaître mais qui poussent à l'écriture »*.

Une main sur votre épaule
de Sylviane Chatelain
éditions Bernard Campiche

C'est une belle écriture compacte, avec un foisonnement qui, de virgule en virgule, pousse quelquefois une phrase à emplir la page entière.
La grande maison, avec son encorbellement, le mur qui longe la rivière, la petite porte en fer, se retrouve de chapitre en chapitre, toujours la même et toujours autre puisque vue par des yeux et dans des circonstances différents.



Maison de repos, maison du pianiste, maison de famille délaissée, elle ne laisse personne intact. Et par la petite porte en fer, ses habitants s'en vont à la rivière pour se reposer ou pour y disparaître.

JULIETTE DAVID

Suite de la page 13

troupe armée. Des renforts venus de toute la région ne cessent de grossir les rangs des Marseillais, tandis que des députations se relaient à l'hôtel de ville pour réclamer le départ du régiment suisse. Le lendemain matin, 10 000 à 12 000 insurgés assiègent moins de 900 Suisses littéralement enfermés dans leur caserne, où ils risquent de subir le sort des prisonniers d'Avignon massacrés à La Glacière, les 16-17 octobre 1791, par les hommes de Jourdan-Coupe-Tête. Finalement, les Suisses déposent les armes[15]. Ainsi, le 27 février 1792, à Aix-en-Provence, les Fédérés de Marseille désarment après l'avoir encerclé dans sa caserne le 1er régiment suisse de ligne. Loin de figurer au rang de péripétie locale, cette action d'éclat eut un énorme retentissement à travers toute la France et contribua à montrer aux révolutionnaires leur capacité à vaincre des régiments entiers. Elle fut largement récupérée par les partis en présence au moment où s'engage l'épreuve de force du printemps 1792.
Humiliés, les patriciens bernois décident de rapatrier leurs soldats au grand dam du gouvernement français qui tente en vain de s'y opposer. Tout juste parvient-il à retarder l'échéance jusqu'en juin. Entre-temps éclate la guerre et les troupes suisses se placent automatiquement dans une délicate position attentiste. En quittant la France, les Bernois créent un précédent qui tombe au plus mauvais moment pour un roi Louis XVI de plus en plus isolé sur la scène politique et qui vit ses dernières semaines en qualité de roi. Sur le plan français, comme dégât collatéral de l'événement d'Aix, citons le départ précipité en mars 1792 du ministre Narbonne, hué pour avoir vitupéré contre la garde nationale de Marseille pour sa participation au désarmement illégal du régiment bernois. Le 7 décembre 1791, Madame de Staël, la fille de Necker, avait placé son amant, Louis de Narbonne, comme ministre de la guerre. Le 20 novembre suivant, sa maîtresse accouchera d'un fils en Suisse. Le retrait du protégé de Mme de Staël facilita comme on sait la formation du ministère girondin. Et c'est ainsi que le 15 mars, le banquier genevois Clavière est appelé aux finances du royaume des Français. Il sera renvoyé le 12 juin. Le plus surprenant est que comme dans le cas des Suisses de Châteauvieux à Nancy, à Aix, les acteurs principaux et involontaires sont des Suisses. Le désarmement par le peuple d'un régiment suisse, rempart du pouvoir royal, est lourd de significations, tout comme le retrait de France qui s'en suivit. Ces événements montrent clairement que plus rien, désormais, n'est en mesure de s'opposer à la marche de la Révolution. Les révolutionnaires marseillais ont prouvé que tout était possible au peuple en armes. Le départ du régiment d'Ernst encourage les Jacobins à aller de l'avant, l'affaire d'Aix étant à ce titre une sorte de ballon d'essai. Le démantèlement, puis le rappel en Suisse de cet élément allogène, marquent de façon spectaculaire le début effectif de l'œuvre de destruction de la monarchie par les Fédérés. Enlever au monarque le plus ancien de ses régiments suisses permanents revenait à lui retirer l'un des attributs périphériques de sa légitimité. En désarmant le régiment d'Ernst, les Marseillais prirent de l'assurance et se crurent quasi invincibles, lorsque tout auréolés de la gloire des vainqueurs ils montèrent à Paris sauver la *Patrie en danger*. Le désarmement pacifique du régiment d'Ernst induisit en erreur les Marseillais sur l'incapacité des soldats confédérés à leur résister. Cruelle méprise qui entraîna la catastrophe du 10 août où ils pensèrent répéter le même scénario, mais là, à leur stupéfaction, les Suisses se défendirent.

ALAIN-JACQUES CZOUZ-TORNARE